

CHAPITRE IV

L'INTERPRÉTATION BERNARDINE DES ÉCRITURES : SON MODE

Du minutieux commentaire aux vastes développements. — La Bible par la Bible : rapprochements de textes, confrontations, accumulations d'exemples. — L'« Unité des Écritures ». — Réussites. — Dans l'intimité des personnages bibliques. — Trouvailles moins heureuses : sollicitations de textes et contre-sens.

L'on peut maintenant étudier dans ses réalisations pratiques la manipulation de l'instrument de recherche qu'on vient de décrire, de ce sens du goût offert, pour la pénétrer et s'en nourrir, aux lecteurs cisterciens de la Bible. Voici une liste, d'ailleurs non exhaustive de ses applications les plus courantes : minutie des commentaires et, à l'opposé, leur ampleur ; rapprochements de textes ; leur accumulation ; quelques règles et réussites d'interprétation, avec des remarques sur les personnages bibliques vus par saint Bernard et ses disciples ; sollicitations de textes et contre-sens ; les procédés d'interprétation et leur originalité. Les exemples possibles sont innombrables pour chacun de ces cas. Ceux que l'on trouvera ici ne se présentent pas comme les meilleurs. Le lecteur intéressé les complétera lui-même avec la plus grande aisance : il suffit d'ouvrir n'importe où, n'importe laquelle des œuvres accessibles des spirituels cisterciens, surtout saint Bernard, de l'époque étudiée ici, et d'y puiser, selon les préférences personnelles.

Comme de fins gourmets identifient un vin à son bouquet et découvrent en celui-ci l'année du cru et jusqu'au nom des coupages, ainsi les vieux auteurs dégustent la Bible : on demeure étonné de toutes les nuances qu'y trouve leur goût raffiné. Ce qui frappe en premier lieu, c'est la minutie de leurs commentaires. On a même vu¹ saint Bernard, après s'en être bien défendu, avoir invoqué le temps qui passe et la profondeur du sujet pour récuser l'explication mot par mot du texte sacré, ...la poursuivre, malgré cette ferme déclaration, sans en manquer un seul. Pourquoi?

¹ P. 59.

parce qu'il ne peut s'en détacher. Allez donc faire partir un amoureux après le premier au revoir. Et saint Bernard est amoureux de la Bible. De quel œil il la couve et en détaille les charmes. Rien ne lui échappe. Il observe la place des mots : l'Évangile dit *ardens et lucens* et non *lucens et ardens*¹ ; leur genre, leur nombre² ; le temps des verbes : sa main gauche *soutient* ma tête, sa droite me *tiendra* embrassée³. L'étude des prépositions l'arrête parfois longuement : ainsi, *l'ad de aspiret*⁴ et *l'effusum* au lieu de *l'infusum* possible⁵ ; pourquoi, d'autre part, saint Paul dit-il *gratia Dei mecum* et non *per me*⁶ ; pourquoi *in terram ibis* et non *sub terram*⁷ ? On peut citer également Guillaume de Saint-Thierry et ses subtiles variations sur *en* et *ecce, iste* et *ipse* dans son commentaire du Cantique⁸. Le même Guillaume s'arrête à un déplacement de virgule⁹ et saint Bernard note¹⁰ deux constructions grammaticales possibles. Ailleurs, ce dernier s'arrête aux répétitions : les quatre *revertere*¹¹ ; les sept bâillements du petit garçon¹². Il s'attarde sur le choix des mots : *excelsum* et *elevatum*¹³ ; *locus afflictionis* au lieu de *locus perditionis*¹⁴ ; Notre Seigneur ne dit pas : *ne soyez pas tristes, mais ne vous faites pas tristes*¹⁵ ; voir aussi le commentaire de *nimis*¹⁶, des paroles du Centurion, *homo sum sub potestate*¹⁷. Et voici à l'autre bout du siècle, toute une exégèse en forme de *sic* de la formule *sic erit semen tuum*, par Hélinand de Froidmond¹⁸. Une même conception de la Bible les anime tous et fait à chaque instant renaître leur scrupule. Parole de vie, la moindre particule, le moindre iota offre un aliment de vie et ne peut se négliger, *non oportet ne unum quidem iota*

1. In Nat. Ioan. Bapt., 5, 400B.

2. In Cant., LIV, 2, 1038D ; In Ps. Qui Habitat, 8, 220C ; In Cant., XI, 1, 982B ; *ibid.*, XLVIII, 8, 1016B ; In Fest. Rogat., 1, 297D ; In Cant., LIX, 6, 1064B : *vox turturis, quare non turturum ? Pro Dom. I Nov.*, I, 345A, là, *vidimus, ici vidi* ; même remarque sur un autre développement au 5^e sermon pour ce même dimanche, n. 4, 355B ; voir aussi, pour le singulier et le pluriel, GILBERT DE HOHLAND, In Cant., XXX, P. L., CLXXXIV, 156B seq.

3. In Cant., LI, 3, 1027C.

4. In Cant., LXXII, 4, 1130 et seq., *passim*.

5. In Cant., XVIII, 1, 859C.

6. De Grat., XIII, 44, 1025B.

7. In Nat. S. Mari., 2, 490C-D.

8. P. L., CLXXX, 529C-530.

9. *Ibid.*, 534A.

10. In Cant., LXXII, 1, 1128D seq.

11. In Annunt., III, 10, 398B.

12. In Cant., XV, *in fine* ; et *ibid.*, XVI, 848C-D.

13. Pro Dom. I Nov., 1, 4, 346C.

14. In Fest. S. Mari., 2, 491A.

15. In Quadrag., I, 5, 170B.

16. De Grad., IV, 15, 950B ; celui de *invenire*, In Cant., LXXVIII, *passim*.

17. De Mor., 32, 830A seq.

18. In Nat. B. M. V., 1 ; P. L., CCXII, 657A. Poète renommé, HÉLINAND DE MARQUE pas de souligner les beautés poétiques de la Bible : d'un mot splendide Isaïe désigne cette rosée : il l'appelle une rosée de lumière, In Nat., II, 506D. Son amour de la poésie se révèle aussi dans le choix des textes initiaux de ses sermons. Leur splendeur littéraire l'inspire visiblement.

*praeterire ; quando et minutias jubemur colligere fragmentorum, ne pereant*¹ ; ... *michi persuasi, in sacri pretiosique cloquii textu nec modicam vacare particulam*². Loi d'Amour, chaque mot de cette Loi impose le respect et exige obéissance. Qu'on se rappelle les remarques de naguère à propos du *non est fas*³. Saint Bernard, tout en confirmant ici par un biais le sens sacré et secret de cette formule en général affadie, voit dans une telle obéissance une preuve, d'ailleurs garantie par une parole du Christ, *qui ex Deo est, verba Dei audit*, de prédestination et de salut⁴.

Miniaturistes délicats, on vient de le voir, les vieux auteurs se révèlent en même temps excellents « fresquistes ». De saint Bernard à Hélinand, on sent leurs esprits habités par des vues grandioses. Parler de leurs larges commentaires, c'est évidemment rappeler d'abord les séries de sermons : sur le Psaume 90, chez saint Bernard et sur les fardeaux d'Isaïe chez Aelred ; la « suite » sexagésimale d'Isaac de l'Étoile ; les homélies sur la sainte Vierge d'Amédée de Lausanne ; les groupes des Rameaux, de la Pentecôte, de la Toussaint, d'Hélinand ; et même, si l'on veut, le *Mariale* d'Adam de Perseigne ; et l'on aurait dû citer en première ligne les commentateurs du Cantique. C'est évoquer ensuite les développements souvent inattendus, mais vite haussés jusqu'au sublime, qui parfois jaillissent d'un simple mot, d'une phrase de la Bible. Parmi eux : celui qui accompagne le trio surprenant : la femme adultère, la chaste Suzanne et la Vierge Marie, hardiment rassemblées par saint Bernard en un jour d'Annonciation⁵ ; ou encore au vingt-septième sermon sur le Cantique⁶, la somptueuse description des ornements de l'Épouse. Hélinand apparaîtra comme le virtuose de ce genre, la riche palette de l'ancien jongleur entremêlera les couleurs les plus vives de la poésie, de l'éloquence, de l'histoire et... des histoires. Ainsi, sa description de la rose⁷, où l'admirable peinture de la fleur matérielle, avec sa corolle dont les petites lèvres, *labellula*, sortant du bouton, semblent, en un pudique sourire, implorer du ciel un baiser, *ut calathi labellula castigata ridentia osculum a superis expetere*

1. In Cant., I, 6, 787C.

2. In Cant., LXXII, 6, 1131D.

3. Plus haut, pp. 72-73.

4. In Sept., I, 1-2, 163B-C. — De la parole révélée, saint Bernard saisit et rend les moindres nuances. A texte flou, commentaire imprécis. Le *procul et de finibus terrae pretium eius*, à propos de la femme forte, suggère un double sens : sa valeur marchande, si l'on ose dire, et son prix d'achat sonnante et trebuchant ; elle vient des confins de la terre, d'où sa valeur et sa rareté ; l'argent pour la payer, il faut aller jusqu'au bout du monde pour en trouver et en rapporter assez. Saint Bernard l'appliquant à Marie, laisse au texte cette imprécision. Bien mieux, par les autres citations bibliques qu'il y joint, il en accroît la vibration poétique ; conf. De Laud. B. M. V., II, 5, 63B seq.

5. In Annunt., III, 1, 393A-B.

6. 913A seq.

7. P. L., CCXII, 636A seq.

videantur, ne le cède qu'à son application à la rose mystique, Marie, et à la défense de son intégrité virginale. Ainsi, ses commentaires sur les « cordes d'Adam »¹, où s'emmêlent, pour expliquer Osée, le lasso de la miséricorde divine, les lanières cinglantes du châtiment, les liens du mariage, les entraves du captif et le cordeau de l'arpenteur ; sur le joug de la Croix², qui, pour rendre ce dernier plus attrayant font appel aux liturgies de la dédicace des églises ; sur la Loi³, où la comparaison entre l'Ancienne et la Nouvelle s'agrémentent de tant d'humour ; sur l'homme vêtu de lin, dans la vision d'Ézéchiël⁴, où passe toute la symbolique des linges sacrés et des voiles du Carême, sans oublier les courtines cisterciennes. Cela suppose chez ces auteurs une imagination particulièrement vive, mais surtout une maîtrise de la Bible et des Mystères, capable, grâce à la finesse de leur goût spirituel, d'y dépister des correspondances et des liaisons fermées aux âmes sans envol et d'une foi moindre.

Cette maîtrise, on la retrouve jointe à une remarquable intuition des consonances scripturaires, dans les rapprochements de textes si coutumiers chez eux. Affiné par l'amour, leur sens du goût, ce sens de la lecture pénétrante des Écritures, va, lorsqu'ils s'asseyaient au doux et reconfortant banquet, *dulce et salutare epulum*⁵, y découvrir en tout premier lieu le rapport nuancé entre les succulentes nourritures de l'Ancien Testament, et celles plus délicates, plus parfaites du Nouveau. Dans l'Ancien, les mets, certes, sont de choix, mais point toujours la vaisselle du festin, *pretiosa sunt fercula, sed vasa non adeo pretiosa*. Dans le Nouveau, l'écaïlle déjà est appétissante ; mais si l'on casse la noix, on trouve à l'intérieur une amande bien plus agréable, tout à fait exquise, *si quis fregerit nucem, intus inveniet quod jucundius sit, et multo amplius delectabile*. L'explication de cette différence réside, d'une part, dans l'opposition désagréable, pénible, entre la séduisante beauté du sens mystérieux attaché aux épisodes de l'Ancien Testament et la messéance, considérés en eux-mêmes, de plusieurs d'entre eux : les duplicités de Jacob, l'adultère de David, etc... *decora et delectabilis significatio mystica...*, *tamen si per se considerentur, ...minus digna* ; d'autre part, dans la parfaite et inaltérable harmonie entre les faits et gestes si captivants du Nouveau, parce que du Christ, et leur signification intime plus enivrante encore, *et exteriori specie delectabilia, et interiori virtute multo delectabiliora*⁶.

1. 525A seq.

2. 587A seq.

3. 542A seq.

4. 561C seq.

5. SAINT BERN., *In Cant.*, LXXIII, 2, 1134D.6. *In Dom. I post Oct. Epiph.*, II, 1, 157D seq.

Cette différence permet, entre paroles et épisodes de deux Lois, toute une série de rapprochements : par progression, par contraste, par rattachement à un même mystère, à une autre parole ou un autre fait plus expressifs, qui les rassemble et les transcende en les éclairant. Parmi les exemples de progression de l'une à l'autre Loi, se rangent tous les rapprochements des textes prophétiques ou préfiguratifs de l'Ancienne avec les personnages ou événements qu'ils annonçaient : ainsi, la deuxième homélie sur les Louanges de Marie confronte, à partir du quatrième alinéa, toute une série de prophètes et de prophéties avec la jeune fille que l'Ange Gabriel vint visiter à Nazareth¹ ; à propos de Bethléem qui signifie maison du pain, le propos d'Israël : il n'y a pas de pain dans ma maison, image de la désolation d'Isaïe, rejoint la parabole de saint Luc : mon ami m'arrive de voyage et je n'ai rien à lui offrir, où le pain à la fin reçu atteste la puissance de la prière et la persévérance de l'amitié² ; voici encore parmi tant d'autres, le rapprochement entre les Hébreux en Égypte et l'Enfant prodigue³ ; entre la grappe de raisin apportée de la Terre Promise, suspendue à une perche et Jésus pendu à la croix⁴ ; entre Élisée voyant disparaître Élie dans les airs et les Apôtres voyant disparaître le Christ dans la nuée lumineuse de l'Ascension, rapprochement dû peut-être à une lumière soudaine, *recordor nunc*, qui invite Bernard à envelopper dans les soupirs des disciples éplorés la prière d'Élisée : *oro ut fiat spiritus tuus duplex in me*, qu'il interprète avec beaucoup d'ingéniosité⁵ ; et comment ne pas citer le prodigieux raccourci, liant comme un éclair les lèvres du Psalmiste prophétisant aux lèvres exsangues du Christ agonisant, qui clôt la pathétique dispute des Filles de Dieu, au premier sermon de l'Annonciation : *Ecce venio : Non enim potest hic calix transire, nisi bibam illud*, Me voici : Non, ce calice ne peut s'éloigner que je ne le boive⁶. Si le rapprochement est voulu par l'Église, fût-ce par simple coïncidence liturgique, on peut aisément se figurer la richesse du commentaire que suscite la vue d'une table si bien garnie, *in mensa divitis hujus Patrisfamilias... solito copiosius (haec) apponuntur*. L'Annonciation, cette année-là, tombait le samedi après le troisième dimanche de Carême, ménageant ainsi, grâce à l'épître et à l'évangile de la fête, la rencontre de l'honnête Suzanne, de la femme adultère et de Marie, l'une innocente, l'autre absente, la troisième comblée de bénédictions

1. 63A seq.

2. *In vig. Nat.*, VI, 8, 112D seq.3. *De div.*, VIII, 3, 562A-B.4. Avec mention du vin de Cana ; *De div.*, XVIII, 2, 588A.5. *In Ascens.*, III, 5, 306C seq.6. n. 14, 389D. Comme ombre sinistre à ce trait fulgurant, voici sur les lèvres jalouses de Lucifer avant sa chute l'ut *quid perditio haec* appliqué avec une ironie féroce au genre humain près de naître.

gratuites par l'indulgente tendresse du Rédempteur. Quel festin où l'on nous sert un si admirable mélange de miséricorde, de justice et de grâce !¹

Les contrastes sont également relevés. Adam et Ève se voient opposer sans trop d'aménité au Père Éternel et à la Vierge de l'Annonciation², et Isaïe condamner, à tort, par le sceptique Nicodème³. Pour cette fois, le vieux testament l'emporte ; Nicodème, il est vrai, ne fit jamais figure de valeureux contradicteur. Plus redoutable l'Épouse du Cantique... même quand elle dort, et les Apôtres qu'on lui compare, endormis à Gethsémani, n'ont rien à gagner à ce rapprochement. Saint Bernard ne le dit pas : son propos est différent ; mais les auditeurs, à coup sûr, y pensèrent⁴.

Ces confrontations ou progressantes ou contrastées s'opèrent aussi bien pour des raisons de convenances internes ou externes, à l'intérieur de chacun des deux testaments. L'hémorroïsse fut guérie de son mal, mais le paralytique, lui aussi rendu à la santé, reçut d'abord le pardon de ses fautes⁵. L'ange affirme à la Vierge la royauté du fils qui va lui naître, et voici Jésus qui la refuse aux sollicitations de ses compatriotes et s'en tait devant Pilate⁶. Une brève allusion identifie celui qui bondit sur les montagnes et celui qui les fait bondir, rapprochant ainsi le Cantique des Cantiques et les Psaumes⁷. Un peu plus loin, voici groupés les collines du Cantique et les monts de Gelboé, les anges prévaricateurs et les soldats d'Israël morts au combat⁸.

Voici quelques exemples de l'exercice plus subtil qui relie des textes sacrés en les rapportant, pour en éclairer la concordance, à quelque mystère plus profond. Déjà on a pu noter la rencontre de Suzanne délivrée, de l'adultère pardonné et de Marie dans la tendre lumière rédemptrice du Sauveur. La femme adultère fournit à Bernard un autre rapprochement. Jésus s'incline... Seigneur, inclinez votre ciel et descendez vers nous, *Jesus autem inclinavit se... Domine, inclina coelos tuos et descende*⁹. Simple rapprochement verbal, dira-t-on. Peut-être. Quelle réussite, alors ! À travers le geste encore neutre et inexpressif de Jésus, saint Bernard voit le geste de l'Amour miséricordieux aux premiers jours de la Création. C'est ce même amour, c'est cette miséricorde qui commande les deux gestes, qui penche Dieu et son ciel vers

1. *In Annunt.*, III, 1, 393A-B.

2. *De Laud. B. M. V.*, II, 3, 62B seq.

3. *Ibid.*, 8, 65A.

4. *In Cant.*, LVIII, 1, 1055D seq.

5. *De div.*, XCVI, 4, 722B.

6. *De Laud. B. M. V.*, IV, 1, 78D.

7. *In Cant.*, LIV, 2, 1038D.

8. *Ibid.*, 1039C.

9. *In Annunt.*, III, 2, 393C.

la terre, vers l'homme pétri de terre par lui, *formavit... de limo terrae*, fait de boue, *quoniam ipse cognovit figmentum nostrum*, qui s'exprime par le même verbe : *inclinavit, inclina*, et dépasse infiniment le rapprochement simplement verbal. N'est-ce pas la vérité ? Le pardon de la femme coupable n'est-il pas un cas particulier de cette Rédemption universelle décrétée au premier jour ? En un autre endroit, la pécheresse, quoique présente à la pensée de Bernard, n'est pas nommée, et voici encore les cieus qui s'inclinent ; mais cela ne suffit pas : « Descendez, Seigneur. Il descend, et si bas, que son doigt, en notre faveur, peut écrire sur la terre. Sur la pente dorénavant inclinée des cieus, il envoie les anges, qui montent et descendent, comme sur l'échelle de Jacob, pour nous servir »¹.

On saisit sur le vif le procédé. Le rapprochement des textes fait boule de neige, *crescit eundo*. L'on finit par en venir à de véritables accumulations de textes glissant les uns sur les autres, se renforçant mutuellement, témoignage d'une connaissance de la Bible voisine de la virtuosité pure. Elle n'étonne pas de la part d'un saint Bernard, qui, de son propre aveu, contemplait parfois dans son oraison les Saintes Écritures déroulées tout entières devant lui et, d'un seul regard, embrassait leur harmonie sublime, *confessus est aliquando sibi meditati vel oranti sacram omnem, velut sub se positam et expositam, apparuisse Scripturam*².

Qu'on se garde de croire à une simple performance mnémotechnique. Elle n'était point trop rare sans doute à cette époque. Bien des circonstances y concouraient à la « rumination » prolongée des Écritures : lumière insuffisante, l'hiver, aux temps libres ; absence de manuscrits disponibles ; interminables défilés de ces communautés de plusieurs centaines de religieux, etc., devaient faciliter à des mémoires entraînées une connaissance de la Bible par cœur, *memoriter*, bien peu commune de nos jours³. La grâce, en outre, aidait le désir de mieux en mieux pénétrer le Livre et multipliait les découvertes : de versets demeurés jusqu'alors muets, montait une hymne nouvelle ; entre plusieurs, se nouaient des rapports jamais entrevus ; tel ou tel parmi eux s'éclairant

1. *In Ded.*, V, 6, 532D seq. Ajouter le très beau et très profond rapprochement entre les lépreux de l'Évangile : « où sont les neuf autres ? », l'« Adam, où es-tu ? » et le jugement dernier, *De div.*, XXVII, 7, 615C. Voir encore, à propos des pieuses ruses de l'Époux (*piam simulationem*) le *revertere*, les disciples d'Emmaüs, la marche sur les eaux, *In Cant.*, LXXIV, 3, 1140B ; l'Épouse, les disciples d'Emmaüs et saint Pierre, *In Cant.*, XLVI, 1, 1004B. Il faudrait signaler aussi les rapprochements de textes non exprimés, mais clairement sous-entendus, par exemple : *In Rogat.*, 1, 297D, etc.

2. *Vita Prima*, III, 3, 7, P. L., CLXXXV, 307C. Noter avec soin cet *expositam* et ne pas exclure le sens de « commentée » ; mais par qui ? sinon par l'Esprit lui-même, en faveur de son disciple bien-aimé ?

3. Qu'on se rappelle, dans la Règle de saint Benoît, l'importance du *memoriter* au cours de l'*Opus Dei*.

soudain, en suscitait une nuée d'autres et les appelait à lui de tous les points de l'Écriture, comme la parcelle que l'on plonge dans le liquide sursaturé : toutes ces mémoires avides n'étaient-elles pas sursaturées de Bible?

« Un artiste de génie n'a besoin que du choc d'une phrase (poétique ou musicale) pour que celui-ci lui ouvre un nouveau monde d'harmonie »¹. Quels plus grands artistes (musiciens ou poètes) que ces spirituels cisterciens? Combien supérieure au génie leur sainteté, ou même cette simple bonne volonté qui abandonne au Dieu de Désir parlant par la Bible tous ces *affectus*, ces mouvements tendres et profonds de l'âme! Quelle facilité chez eux de motion et d'émotion sous les chocs répétés de tant de mots, de phrases insérés dans la Bible pour mouvoir et émouvoir! Mais que dire des harmonies de ces mondes ouverts alors à leurs saintes et impatientes avidités? Ainsi voit-on après l'*Ecce venio* qui ferme le débat des Vertus, cette levée en masse, pour saluer le départ de l'Ange Gabriel, de textes anciens, qu'illuminé par eux, illumine d'un curieux exotisme, l'*Adorna* processionnel des futurs Chandeleurs émigré de Byzance à Rome avec les papes grecs, et que couronne de si haut le triomphal : « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté » des anges de Noël². Ainsi, devant les peaux qui forment les tentes de Salomon, l'évocation des tuniques façonnées par Dieu pour nos premiers parents chassés de l'Éden, des gants fallacieux cousus par Rebecca pour abuser Isaac aveugle, la peau velue d'Esau et le Christ qui s'en revêt car elle est nôtre, la recevant des mains de Marie, mais garde la voix de Jacob³. Ainsi, cette rencontre inattendue d'Ephraïm, Benjamin, Manassé et de Noé, Daniel et Job avec ... les trois Rois Mages⁴; ce bouquet de citations nombreuses et variées, qui se nouent en face du bouquet de myrrhe de l'Épouse⁵; cet extraordinaire glissement l'un sur l'autre de faits et de textes, comme lubrifiés par l'huile épanchée du nom de l'Époux, à peine esquissés pour la plupart, noyés plutôt dans la coulée onctueuse du commentaire et seulement perceptibles aux fins gourmets du Livre Sacré⁶. Bernard se sent parfois entraîné bien loin par de tels commentaires. Il s'en rend compte. Il fait semblant de s'en excuser. Avec humour, et sans la moindre contrition, il bat sa coulpe sur ...la poitrine de la « Femme forte », personification de la Sagesse : « quand elle tient la quenouille, d'une pincée de laine elle sait tirer un fil interminable ; elle en

1. R. ROLLAND, *Péguy*, t. II, p. 17.
2. *In Annunt.*, I, 14, 389D.
3. *In Cant.*, XXVIII, 2-3, 922A seq.
4. *In Vig. Nat.*, VI, 8-9, 113B seq.
5. *In Cant.*, XLIII, 1, 993C seq.
6. *In Cant.*, XIV, 3-4, 840C seq.

tisse une toile assez large pour tailler à chacun de ses serviteurs un double vêtement »¹. Au lecteur bénévole incliné à les envier quelque peu, on suggère ceci à titre d'essai : prendre, par exemple, les deux premiers alinéas du troisième sermon de la Pentecôte², où les textes du Nouveau Testament propres à la fête en éveillent toute une série d'autres venus des quatre coins de l'horizon scripturaire ; les relever un à un et replacer un instant dans l'éclairage de leur contexte originel ; noter dans le détail leur savant et légitime rapprochement ; s'ouvrir au surcroît de lumière qu'ils se réfléchissent mutuellement et que tous ensemble réfléchissent enfin sur le récit officiel consigné aux Actes des Apôtres ; dégager la doctrine du mystère de la fête qu'ils encadrent, font ressortir et appuient ; considérer la somptuosité du vêtement dont ils habillent la doctrine ; s'abandonner à la joie très douce et bientôt enthousiaste, fruit de ce travail, et à son grand profit spirituel ; conclure en toute honnêteté, que si le récit des Actes est déjà par lui-même une splendeur, il atteint, ainsi présenté par saint Bernard, un plus haut degré de magnificence ; mais que seuls des ornements bibliques, par-dessus toute éloquence ou poésie humaines, pouvaient en rehausser l'éclat ; pas n'importe lesquels : choisis et agencés par un maître comme saint Bernard, passé maître, en effet, et docteur ès-arts d'embellir, de transfigurer, de sublimer la Bible par elle-même. Quant au lecteur non bénévole, que reprochera-t-il à l'abbé de Clairvaux? D'avoir détourné les textes de leur sens premier en les déracinant de leur contexte? D'avoir fait dire au Psalmiste, à Notre Seigneur, à saint Paul ce à quoi jamais peut-être ils n'avaient pensé? Et en effet, si on remplace chaque citation en son lieu propre... On demandera plutôt à ce lecteur, que l'on suppose malgré tout demeuré pieux, s'il continue de réciter le *Magnificat* d'un cœur paisible. Qu'y fait donc la sainte Vierge, sinon de centoniser, de couler ses sentiments personnels dans les moules de la vieille langue scripturaire, et avec les mots et les versets qu'elle lui emprunte, et entremêle à son propre langage, d'en former le plus somptueux, le plus majestueux portique ouvert sur les temps nouveaux, sur le Nouveau Testament. Saint Bernard pouvait-il s'empêcher d'imiter de son mieux Celle qu'il aimait tant? avec quelle poésie et quel lyrisme, par exemple, pour introduire précisément ses « Louanges de Marie »³; avec quelle puissance évocatrice, pour peindre les Apôtres aux prises avec l'univers⁴; avec quelle science véhémement dans le choix des exemples et des textes, pour venger le meurtre

1. *In Cant.*, XV, 5, 846B.
2. *In Fest. Pent.*, III, 1-2, 330B-D.
3. *De Laud. B. M. V.*, I, 1, 56C seq.
4. *De Cons.*, III, 1, 1, 758C (trad. DALLOZ, Grenoble, 1945, pp. III seq.).

du prieur de Saint-Victor¹. Ses disciples font comme lui, mais nous retiendraient trop longtemps².

On se contentera, pour faire bref, de citer, à la fin de l'âge d'or cistercien, Hélinand de Froidmont. Les accumulations de textes abondent aussi chez lui. Signalons simplement dans son sermon synodal la gravité et la beauté de l'exorde, obtenues rien que par la mise bout à bout de textes de l'Écriture Sainte « accrochés » au *sacerdotes tui induantur justitiam*. Avec un louable opportunisme, il ne manque pas d'y glisser une phrase de l'épître de saint Jacques, patron de l'église de Toulouse où il prêchait³.

Sur la copie de son quatorzième quatuor en do dièse mineur (opus 131) envoyée à l'éditeur Scott, Beethoven avait écrit : « *Nota bene*. Volé de-ci, de-là et recollé ensemble. » L'autre le prend au sérieux et, bon commerçant d'abord, rappelle au musicien les conditions du contrat : il devait servir du neuf et non du rapetassé. L'auteur dut rectifier : « Je plaisantais. Le quatuor est absolument tout battant neuf ! » C'est une œuvre en effet des plus originales et profondes. Mais dans les derniers quatuors, pressé par les soucis, la maladie et sentant la mort venir, Beethoven semble vouloir libérer d'un coup tant de motifs musicaux sans cesse jaillissants d'une imagination créatrice intacte, que ceux-ci se pressent, s'opposent, se fondent en un bouillonnement perpétuel. Le profane se perd dans une sorte de décousu. Seul, le connaisseur y perçoit, avec une admiration sans borne, la poigne du génie, qui imprime à cette matière disparate une intime unité, digne, confessait Beethoven lui-même, du Dieu qui l'inspirait⁴. Ainsi saint Bernard. Un jour qu'il venait d'accumuler une série de « motifs », non point musicaux, mais scripturaires, à propos du bonheur des élus, cette exclamation lui échappe qui, aussi bien, peut s'appliquer à tous ces amoncellements de textes saints : « Mes frères, vous le voyez, comme elle est grande l'unité des Écritures ! *videte, fratres, quanta est, unitas Scripturarum!* »⁵ Cette parole nous laisse rêveurs et nous couvre de honte, nous, forts en exégèse peut-être, qui, si souvent semblables à l'éditeur incom-

1. *Ep.*, CLVIII, 1, 316A. Voir aussi *De Cons.*, III, 1, 1, 758C (trad. DALLOZ, l. c., pp. 112-113) et *De Laud. B. M. V.*, IV, 1-2, 78D seq., à propos de la royauté du Christ ; et *In Advent.*, I, 6, 38A seq., à propos du *Christus qui descendit, ipse est qui ascendit*, pris à saint Paul.

2. Mentionnons cependant de saint AELRED, deux centons du traité de l'*Amitié spirituelle*, P. L., CXCIV, 694B et 676B-C (édit. trad. J. DUROIS, pp. 166-169 et 78-81 ; nous avons déjà signalé cette récente et enfin sérieuse étude du traité *De l'Amitié*. L'incomplète conversion de l'auteur aux procédés de l'exégèse cistercienne ne diminue en rien l'intérêt du paragraphe : *Aelred et la Bible*, Introduction, pp. LX-LXXII, non plus que la fidélité de sa traduction et l'importance de l'ouvrage entier).

3. P. L., CCXII, 692D seq.

4. R. ROLLAND, « *Beethoven* », t. V, Paris, 1943, *Les derniers quatuors*, p. 230.

5. *In fest. Omn. Sanct.*, II, 4, 467A.

préhensif et borné, ne pénétrons qu'à grand-peine ou en étrangers dans ces régions mystérieuses de l'art ou de la religion, véritable atmosphère du génie et de la sainteté, source unique de l'inspiration unificatrice comme de la savoureuse et sage (*a sapore*) interprétation.

L'habituelle contemplation de cette unité profonde permet donc le rapprochement d'une foule de textes sacrés, dont les harmonies restent imperceptibles au profane. Elle ouvre en même temps à leur interprétation « l'inépuisable de notre religion, (qui) réside dans ces sens superposés dont il ne suffit pas de toute une vie humaine pour les déchiffrer l'un après l'autre à même notre vie quotidienne. » Cette réflexion d'un auteur contemporain, à propos des sens multiples que l'ensemble de la Révélation attache à chacun des textes de la Bible, lui venait à propos du récit de la chute¹. C'est bien aussi la pensée de saint Bernard : avant tout interpréter la Bible par elle-même, *nullis magis quam ipsarum verbis (Scripturas) intelligere* ; en déguster la saveur (*sapore*) à l'aide du goût secret enseveli dans l'âme ; par elle trouver le contact avec l'Esprit divin qui l'inspira ; ensuite de quoi, plein de Lui, *inde... plenus Spiritu, quo omnis Sancta Scriptura divinitus est inspirata*, ne point trop redouter de s'en servir à tous usages *tam confidentier et utiliter...* comme ne cessait de le faire Bernard lui-même, jusqu'au moment où son biographe parlait ainsi de lui, *usque hodie... utitur*². Convaincu de son insuffisance : Je ne sens pas profondément, disait-il avec humilité, *non sum ego profundi sensus*, et ma perspicacité se reconnaît impuissante à tirer de mon fond la moindre nouveauté³. Homme au sentiment sans profondeur, je ne puis rien vous dire avec chaleur, que je n'en aie savouré le goût, *gustaverim*⁴. Cette saveur, c'est, on vient de le redire, l'Esprit Saint qui la donne. Son action est parfois soudaine : *occurrit et alius sensus, quem quidem non proposueram, sed minime praeteribo*, voici que me vient encore un autre sens ; je ne l'avais certes pas prévu, mais je me garderai bien de le laisser passer⁵. Ce serait un vol, *nil furari volo*, au détriment de cet Esprit d'Amour et de l'auditoire. Tenté un jour de le commettre, ou plutôt de réserver pour le sermon suivant une lumière ainsi reçue, il crut entendre une voix : « tant que tu la retiendras pour toi, tu n'en recevras pas d'autre »⁶. Aussi affirme-

1. Ch. DU BOS, *Approximations*, t. VI, Paris, 1934, p. 208.

2. *Vita prima*, I, 4, 24, P. L., CLXXXV, 241B.

3. *In Cant.*, X, 1, 819C.

4. *In Dedic.*, V, 2, 530D.

5. *In Cant.*, IX, 9, 818D. De même : *ibid.*, XI, 3, 825C, *duo potissimum quae nunc occurrunt* ; *ibid.*, XV, 5, 846B, *interuenit subito aliud*, etc.

6. *In Cant.*, LXXXII, 1, 1177A-B. Dans ce passage, saint Bernard, comme saint Paul, emploie la forme impersonnelle : *scio hominem...* ; mais nul parmi les auditeurs ne fut dupe de son humilité. Longtemps après la tradition s'en fit encore une fois

t-il à chaque instant l'intervention de l'Esprit Saint et ce qu'il lui doit dans ses commentaires de la Bible¹.

Mais c'est surtout à l'Écriture qu'il demande d'expliquer l'Écriture. Après l'aveu de son incapacité d'interprète : mais, ajoute-t-il, voici la bouche de Paul qui s'ouvre pour nous, comme une fontaine abondante, inépuisable. Je vais y boire, cela m'arrive bien souvent, pour me rendre capable de continuer maintenant mon commentaire². Ce qu'il dit de saint Paul ; il peut le dire de tous les auteurs inspirés. Chacun d'eux, chacun de leurs livres ou de leurs chants, lui offre ce breuvage dont la douceur inlassablement goûtée le rend de plus en plus apte à la pénétration des paroles saintes. On ne peut donner ici que de brèves références. Les deux premiers sermons de Pâques fourmillent d'exemples. Au n° 3 du premier, le Christ en croix et les sarcasmes de ses ennemis, le serpent d'airain, la femme de Pilate et le démon ; au n° 5 le Christ, aux enfers ; aux 8 et 9, les trois jours du Christ au tombeau et les quatre de Lazare ; aux 10 et 11, les sept sceaux de l'Apocalypse et les courroies des sandales du Christ. Au deuxième sermon, prêché devant des abbés, le dernier alinéa, la résurrection de la foi dans l'âme morte, mérite une attention particulière à cause du merveilleux concours de l'atmosphère liturgique, de l'utilisation de l'Évangile pascal en ses détails, de l'application morale ; à cause du savant mélange de la psychologie de l'âme reviviscente et d'une certaine poésie : le soudain air de joie qui apparaît sur le visage du converti, *hilaritas in vultu*, comme l'ange surgit à la bouche du sépulcre, cette conversion en coup de foudre, *fulgor*, comme éclate la Résurrection ; tout cela entraîné dans le tempo de ce grand mystère, devant ces abbés mystérieux (on ne sait rien d'eux : cisterciens ou autres ? de passage à Clairvaux, où au chapitre général de Cîteaux ?) qui composent l'auditoire³.

L'application aux Apôtres de la loi du lévirat est classique : par eux, cadets du Sauveur, nous sommes ses enfants et leurs neveux⁴. Mais particulièrement touchante est celle qu'en fait saint Bernard à saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, qu'on appelait le frère du Christ, chargé de susciter des enfants à son frère mort, sur le lieu même de son supplice⁵. Interpréter Jonas par le Christ n'est pas non plus de neuf ; mais faire de sa parole : « si je suis coupable, jetez-moi à la mer » et de la tempête qui le

l'écho dans les écrits du cistercien CÉSAIRE D'HEISTERBACH. Voir la note de MABILLON, P. L., CLXXXIII, 1177, n. 261.

1. *In Cant.*, XIV, dernières lignes, 843C ; *ibid.*, XV, 1, 843D ; *ibid.*, XVII, 1, 4, et 8, 855C seq. ; *ibid.*, XVIII, 1, 859B ; *ibid.*, LIII, 3, 1034C, etc.

2. *In Cant.*, X, 1, 819C-D ; de même *In Ps. Qui habitat*, III, 2, 191B.

3. 275D seq. et 283C seq.

4. *In fest. SS. Petr. et Paul.*, III, 6, 414D. Saint GRÉGOIRE LE GRAND (*Pastoral*, V) en donne l'idée, mais ne parle pas des neveux.

5. *De Cons.*, II, 8, 15, 752A (trad. DALLOZ, p. 93).

force à la dire, un écho de la tempête qui secoua le ciel à la chute d'Adam et de la requête du Verbe s'offrant, pour sauver l'homme, à plonger dans l'abîme de la chair, voilà sans doute de l'inédit¹. Comment ne pas signaler dans les remarques sur la cave au vin, *in cellam vinariam*, la splendide évocation du Cénacle et de la Pentecôte² ; le transfert du « fils sage, gloire de son Père », à Marie dont c'est chanter la gloire que de louer le Fils³ ; le spectacle du bon Samaritain et de son hôtelier penchés pour le soigner, sinon le guérir, sur l'opiniâtre et arrogant peuple romain du XII^e siècle⁴ ; le commentaire du « perdre son âme » par saint Paul, Jérémie et Ézéchiel, Job et Moïse⁵ ; l'empressement des textes antiques à servir de garants aux Templiers modernes, *quam crebra veterum attestazione nova approbatur militia*⁶ ; les citations scripturaires particulièrement heureuses à propos du libre arbitre et des contraintes apparentes de la volonté⁷ ?

Et si, à l'exemple de saint Paul, impuissant à dépeindre sa vision du ciel, il arrive à Bernard de ne savoir comment redire et même comprendre les suggestions reçues de l'Écriture, que faire ? brûler de convoitise et du moins respirer le doux parfum de l'ineffable ; *verba certe ineffabilia etsi non profert ut audiam, offert ut cupiam et libeat odorare quae audire non licet*. Chose étrange ! plus profond le mystère, plus vive la joie ; plus nous béons, avides, à la proie refusée ; *nescio enim quo pacto, quo plus latent, plus placent, et avidius inhiamus negatis*⁸. Ainsi Joseph devant l'explicable grossesse de Marie ; Élisabeth à la Visitation ; Pierre devant le coup de filet miraculeux : ils se penchent sur le mystère, en respirent la bonne odeur en attendant mieux. Pressentiment du divin, forme et stimulant d'amour. En effet, dira Pascal, tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture, car ils les honorent à cause des clartés divines⁹.

Un sens aussi délié de l'Écriture devait naturellement conduire les vieux auteurs à un autre genre d'interprétation : celle des états d'âme, des sentiments les plus intimes des personnages bibliques, voire même à l'instant précis de leur participation aux plus grands mystères et malgré le silence du texte sacré.

1. *In Advent.*, I, 4, 37B.

2. *In Cant.*, XLIX, 2, 1017A-B.

3. *De Laud. B. M. V.*, IV, 1, 78C.

4. *De Cons.*, IV, 1, 2, 773B (trad. DALLOZ, p. 160). Au 2^e sermon *Pro Dom. post Epiph.*, 1, 158B, dernière phrase, et malgré le *forlasse*, l'application aux deux testaments de *l'aqua tenebrosa* et de sa disparition devant le Sauveur, montre bien, parmi tant d'autres exemples, que rien ne résiste à l'ingéniosité de l'interprète. Et c'est tant mieux pour le profit spirituel du lecteur.

5. *De Mor.*, IV, 13, 819A.

6. *Ad Mtl.*, II, 6, 925C.

7. *De Grat.*, XI, 37, 1021A-B, et XII, 41, 1023C-D.

8. *In Cant.*, LXVII, 7, 1106A-B.

9. *Pensées*, éd. BRUNS, 575.

Voici par exemple Ève et son état d'âme au moment qui précède la chute, *inquietudine spiritus agitata*, l'esprit inquiet et agité : elle a déjà perdu Dieu et sa paix intérieure¹ ; c'est l'*irrequietum cor* de saint Augustin avant la lettre : prélude de la chute, l'inquiétude du cœur deviendra celui du relèvement. Voici encore Marthe et Marie, et la reconstitution psychologique de leur attitude à la résurrection de Lazare ; puis la peinture des sentiments qui bouillonnent dans la poitrine de la Vierge, *haec aut multo plura pectus aestuans, fervens loqueretur affectus*, aux noces de Cana², expressions bien propres à traduire, si vive sous d'humbles dehors, la charité de Marie. C'est évidemment au sujet de cette dernière que lui viennent les meilleures inspirations. Les homélies « à la louange de Marie » en regorgent. La description de la « maison que voulut se bâtir la Sagesse » reprend le thème sous un autre angle, avec une même profusion de textes scripturaires³.

On peut, certaines des citations précédentes y invitent, rêver mieux encore : un monologue ou un dialogue, l'auteur au besoin se mêlant à la conversation, des personnages de l'Écriture. L'adjuration de Bernard à Marie pour qu'elle prononce son *fiat* demeurera célèbre⁴. Le soliloque du Fils outragé par l'offense de nos premiers parents et du démon, leur séducteur, et vengé par le Père, fournit la claire explication du châtement et du rachat : l'amour du Père pour le Fils, *Pater enim diligit Filium*, du Fils pour le Père, *ergo ut sciant quia et ego diligo Patrem*⁵. Les réflexions de Dieu lui-même pesant ses chances de conquérir l'homme pécheur ou par la crainte ou par l'appât de la vie éternelle, et les estimant inefficaces, ou par l'amour, infaillible procédé⁶. Il arrive que les personnages historiques ne suffisant pas, non plus que la sainte Trinité, Bernard personnifie les perfections divines énumérées au psaume quatre-vingt-quatrième : la Miséricorde et la Vérité, la Justice et la Paix, et monte devant le trône de Dieu le plus beau des drames religieux, lui aussi immortel, sorti des deux versets de la Bible : la dispute acharnée des Vertus d'abord adversaires, puis réconciliées dans un baiser, *ut Prophetarum ipsius parabolam prosequamur qui sibi obviassent eas, et reconciliatas in osculo memoravit, gravis quaedam inter virtutes orta contentio*⁷. Les disciples n'ont point de scrupule à imiter leur maître. Guéric d'Igny l'abrite même, et eux tous avec lui, sous une autorité

1. *In fest. Omn. Sanct.*, I, 9, 457D.

2. *De Grad.*, XXII, 52-53, 969-970D.

3. *De div.*, LII, 2 seq., 674D seq.

4. *De Laud. B. M. V.*, IV, 8, 83B seq.

5. *In Advent.*, I, 4, 37A-C. Voir aussi *In Cant.*, XXVIII, 9-10, 925C seq., le commentaire par le Christ du *noli me tangere*.

6. *De div.*, XXIX, 2-3, 620D seq. A rapprocher du « conseil » dialogué tenu par la sainte Trinité, dont nous parle GUILLAUME DE S.-T. dans *De nat. Amor.*, XI, 34, P. L., CLXXXIV, 401A-C.

7. *In Annunt.*, I, 9 seq., 387B seq.

majeure : saint Jérôme permet fort bien de supposer intentions et sentiments des personnages de la Bible et de les faire parler, y fussent-ils demeurés muets. Il suffit de respecter la vérité, *salva veritate*, et de s'abstenir de toute imagination déplacée, *non absurde*¹. L'auteur applique aussitôt cette règle, et son sermon, avec le dialogue des anges et de la Vierge, au matin de l'Assomption, et l'intervention finale du Christ, offre en vraisemblance et en émotion, un modèle parfait du genre.

Affirmation qui va sembler une gageure : cette aisance si hardie vis-à-vis de la Bible apparaît à la fois, surtout chez saint Bernard, comme la source et le résultat d'un réalisme fort prononcé. Un symboliste, un dialecticien n'auraient jamais écrit les passages qu'on vient de citer. Saint Bernard, lui, aborde l'Écriture, non par l'imagination ou la raison, ce qui ne veut pas dire qu'il en manque, bien au contraire, mais par le cœur ; un cœur d'autant plus profondément humain que l'amour divin le brûle. Dans les mystères et dans toute parole révélée, le côté destination et appartenance humaines émerge d'abord, pour lui, de leur pénombre divine : tout, en ce domaine, est à nous et pour nous, *nobis, propter nos*. Il se sent chez lui dans la Bible et son langage devient naturellement le sien. Il se sent de plain-pied avec ses personnages et non moins naturellement pénètre les mouvements les plus secrets de leur âme, s'y accorde et vibre à l'unisson avec eux. Manque de respect ? Mais non ; il aime, et quand on aime on ne respecte plus, *amor reverentiam nescit*² ; ou plutôt, le respect s'est changé en amitié, en amour, *reverentiae nomen in vocabulum amicitiae mutatum est*³. Cela vaut même vis-à-vis de Dieu. L'amour a chassé la crainte comme l'été chasse l'hiver, *superveniens charitas extundit timorem tanquam hiemem aestas*⁴ ; et si le plain-pied avec Dieu ne s'établit pas sur une égalité impossible, du moins repose-t-il sur la ressemblance, *etsi non ex aequo... vel de simili*⁵. C'est le vrai réalisme : ne pas donner à la chaîne du raisonnement le temps de se nouer ; ni celui de se déployer, aux images de l'allégorie ; mais se laisser entraîner au fond, *intelligere*, par l'amour et, à l'aide de ce sens du goût décrit naguère, sentir le contact du vivant mystère épandu dans le Livre Saint, mystère des paroles et des formules, mystère des personnages qui s'y meuvent. *Il se sent* chez lui, *il se sent* de plain-pied, disait-on plus haut. Les opérations se font ici, en effet, sur le plan du cœur, à l'aide du goût spirituel, organe de la perception pénétrante des Écritures, à l'aide de ce palais du cœur, *palatum cordis*, donné à l'homme

1. *In Assumpt.*, II, 1, P. L., CLXXXV, 190D seq.

2. *In Cant.*, LXXXIII, 3, 1182D.

3. *In Cant.*, XLIII, 1, 993C.

4. *In Cant.*, LVIII, 11, 1061B.

5. *In Cant.*, LXXXIII, 4, 1183B.

pour goûter la bonté savoureuse, au sein de laquelle se réalise le contact avec le mystère, pour savourer la Sagesse, *sano palato, sapit jam bonum, sapit ipsa Sapientia*¹.

Leur mise en œuvre permet à saint Bernard le premier, du moins l'accord des spécialistes sur ce point semble général, la découverte, jamais encore poussée aussi loin, de l'aspect proprement humain des personnages de la Bible, Notre Seigneur en tête, évidemment avec la Vierge. Une thèse comme « saint Bernard et la Dévotion à l'Humanité du Christ »² n'épuise pas le sujet. En deux passages des Louanges de Marie³, le pieux abbé de Clairvaux montre Joseph, puis Marie, dans leur rôle ardemment désiré, voulu, réalisé de père et de mère d'un petit enfant contemplé, écouté, porté à bras, couvé de baisers. Il s'inspire, des deux côtés, de la parole du Sauveur : beaucoup ont voulu voir... entendre... ce que vous voyez et entendez et ne l'ont ni vu, ni entendu. A travers ces touchants développements, percent le désir et le regret de Bernard lui-même dévoré d'une sainte jalousie à l'égard des heureux parents. Sentiments de Marie, sentiments de Joseph, sentiments de Bernard, tout cela, si humain d'abord, ne fait qu'un ; et c'est la Bible, en un texte savouré par le « palais du cœur », qui les suscite et c'est Jésus qui les unifie. La deuxième homélie à partir du douzième alinéa, offre de saint Joseph un portrait inspiré, dit son auteur, de la tradition patristique, mais dont les touches si fortement vécues trahissent à plein sa manière⁴. Aussi bien, est-ce à tous les autres personnages de l'Écriture, rencontrés par lui, qu'il faut étendre les remarques précédentes.

Son réalisme l'incline toujours à les envisager comme hommes et à nouer avec eux des contacts humains, vite devenus intimes. C'est qu'il les voit tous à travers le Christ, dont ils furent ou les préfigures, ou les compagnons, ou les bénéficiaires. Ainsi saint Pierre, le grand ami. Il retrouve pour en parler la tendresse de Notre Seigneur pour son cher apôtre. Nullement aveugle d'ailleurs, elle nous vaut une analyse très poussée du reniement⁵ et cette réflexion, que Pierre avait l'âme aussi froide que les membres lorsqu'il se chauffait dans la cour du palais⁶. Il paraissait pourtant bien échauffé quand tout à l'heure il maniait l'épée avec un zèle intempestif. Il tremble maintenant pour sa vie. Mais quoi, ce chef qui, un peu plus tôt, l'encourageait si fort et le chargeait de

1. *In Cant.*, LXXXV, 8, 1192A.

2. Par M. l'abbé DIDIER ; larges extraits dans *Vie Spirituelle*, 1930, supplément, pp. 1-20 ; 79-64 ; 140-155.

3. *De Laud. B. M. V.*, II, 16, 70B, et *ibid.*, IV, 11, 86B. Voir aussi, *In Cant.*, XLIII, 5, 995C.

4. 66D seq.

5. *De Grat.*, XII, 38-39, 1021C-1022D.

6. *Pro Dom. I Nov.*, I, 3, 346A, et *In Cant.*, LVIII, 5, 1058A.

« confirmer » ses frères, ne vient-on pas de le voir agoniser lamentablement dans une frayeur atroce de la mort ? Que le Maître cependant le regarde, qu'il le regarde surtout *sans lui parler*, et Pierre s'effondre dans les larmes¹. Ce bain salutaire retrempe à jamais sa volonté. Un amour fort lui permet de répondre en toute assurance à la triple question du Sauveur : Pierre, m'aimes-tu² ? et aide Bernard à dresser pour nous l'échelle d'amour gravie par le Prince des Apôtres aux côtés de son Maître bien-aimé³. Et parce que chère à saint Pierre et ressuscitée par lui, emmi les piles de robes et de manteaux qu'elle cousait pour les pauvres, voici la bonne veuve Tabitha, amie aussi de Bernard, et nommée, et amoureusement louée pour ses bonnes œuvres, et environnée des parfums de l'Épouse⁴. Son amitié pour saint Paul, toute aussi vive, se nuance d'admiration respectueuse. La fine étude de la conversion de ce persécuteur devenu tout soudain le disciple passionné et l'infatigable prêcheur du Christ, l'amène d'abord dans les sermons de la fête⁵, à rapprocher leurs deux figures et à les éclairer l'une par l'autre. Le *nigra sum, sed formosa* de l'Épouse des Cantiques lui permet une splendide présentation de l'âme de l'Apôtre, si séduisant malgré le sombre aspect de son corps chétif⁶. A l'aide des Épîtres, il burine en traits frappants sa liberté d'esprit et de cœur, d'allure même, en sa vie mortelle⁷. Il le supplie avec tendresse de lui révéler les suprêmes délices qu'il goûtait parmi ses épreuves sur terre⁸. Il voue à David un attachement enthousiaste et plein de reconnaissance pour les joies que lui procure son commerce. Ce n'est pas de chaque psaume, mais de chacun de leurs versets, qu'il veut respirer l'enivrante odeur. Son sentiment s'exalte en un tel lyrisme, qu'il égale les plus beaux chants de son ami⁹ ; d'un ami dont le nom reparait souvent sur ses lèvres ; parfois même avec une inlassable et gourmande insistance¹⁰.

Ce sont là fort grands personnages très aimables, très méritants et dont l'amitié honore. Il en est d'autres plus modestes, de moins bonne compagnie, oserait-on dire, vers qui Bernard penche un cœur plus tendrement ému. En toute première ligne, le Bon Larron. Il fournit le seul exemple, dans toute la Bible, d'une

1. *In Cant.*, LVII, 2, 1050D.

2. *De div.*, XXIX, 1, 620C.

3. *Ibid.*, 5, 622A-B, et *In Cant.*, XX, 5, 869C seq.

4. *In Cant.*, XII, 10, 833B.

5. 359D seq.

6. *In Cant.*, XXV, 5, 901A.

7. *De div.*, XXXIV, 3, 631D.

8. *De div.*, XCI, 6, 713B seq ; voir aussi *In Cant.*, LXII, 3, 1077A, le rappel de son extase.

9. *In Cant.*, LXVII, 7, 1105D seq.

10. *De Laud. B. M. V.*, II, 16, 70A-B. Il faut signaler, au moins en note, le portrait si profondément émouvant d'Abraham : *De div.*, XLI, 2, 654B seq.

conversion *in extremis*¹. Après une course à la fois longue et brève, cet heureux brigand, *felix ille latro*², trouve le raccourci du ciel : l'amour³, et le jour même le Christ y fait entrer avec lui son compagnon de souffrances⁴. Sa foi imperturbable et militante dans la royauté d'un Christ en croix, bafoué, méconnaissable, transporte Bernard⁵. En ces derniers textes, il lui associe le Centurion qui proclame la divinité du Crucifié mourant⁶. Il n'oublie pas non plus l'autre chef de même grade : pour sa soumission à ses supérieurs et son habileté dans le commandement, il le béatifie, *Beatus Centurio*, et le donne pour modèle et patron à ces évêques et abbés qui ne savent ni commander ni obéir⁷. Les saintes Femmes au jour de la Passion sont les seules, les plus tendres amantes du Christ⁸; aussi se voient-elles au matin de Pâques, embaumées les premières par la joyeuse nouvelle de la Résurrection⁹.

Avec des amis, on se sent à l'aise. Les spirituels cisterciens, on vient de le voir, traitent en amis les personnages de la Bible. Ce n'est pas seulement les personnages qu'ils aiment, c'est la Bible elle-même, tout entière Parole et Présence de Dieu. Avec les amis on ne se gêne pas : on use, parfois même on abuse. Les vieux auteurs ne se contentent pas de jouer, on dirait mieux de jongler, avec les textes scripturaires. Ils n'hésitent pas un brin à les dévier, voire à les détourner franchement de leurs sens. Comme s'ils étaient leur chose. Et c'est encore une conséquence du *nobis, propter nos*, étudiés naguère ; de ce risque volontairement couru par un Dieu de Désir donnant et abandonnant aux hommes sa Parole révélée, écriin de sa Présence. Cette désinvolture apparente des vieux auteurs semble engendrer parfois une sorte d'incohérence. Dans son traité de la Considération, saint Bernard raisonne ainsi : on attaque le Christ à Gethsémani, Pierre tire l'épée et se fait rabrouer ; on attaque le Christ au XII^e siècle, donc Eugène III successeur de Pierre, doit dégainer et en découdre¹⁰. Du point de vue logique, cela ne tient pas debout. Saint Bernard s'en moque bien. Son exposé, doctrinal ou autre, se coule naturellement en paroles bibliques. « Le texte vient-il à ne plus coïncider avec sa pensée, il l'abandonne. Soyons assurés, d'ailleurs, qu'en cas de besoin, il saurait interpréter le texte sacré conformément à ses

1. *De div.*, LXXV, 696B.
2. *De div.*, XLI, 10, 658D.
3. *In Dom. Palm.*, I, 2, 255B.
4. *Pro Dom. I Nov.*, I, 2, 345C.
5. *In Epiph.*, II, 3-4, 148D ; *In Cant.*, XXVIII, 3 et II, 923A et 927A.
6. Surtout *In Cant.*, XXVIII, 4 et 5, 923A-C.
7. *De Mor.*, VIII, 32, 830A seq.
8. *In Solem. Pasch.*, II, 3, 284D.
9. *In Cant.*, LXXV, 8, 1148A seq.
10. *De Cons.*, IV, 3, 7, 776B (trad. DALLOZ, 171-172).

propres vues et contrairement au sens obvie¹. » Un passage déjà rencontré² nous montre l'*ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum* pratiquement traduit, et par Dieu même : où est votre cœur, là est votre trésor ; puisque ce trésor c'est « quelque chose de nous » enfermé dans son cœur. Un même texte de Job s'applique, ici, aux âmes contemplatives en proie aux délices accablantes et aux doux malaises de la contemplation³ ; là, aux âmes tièdes et paresseuses, toujours lassées, toujours geignardes, qui traînent leur tristesse au long des voies du Seigneur⁴. Un autre verset de ce même chapitre septième de Job se présente à la mémoire de Guillaume de Saint-Thierry (distrain sans doute), juste à contre-sens, et la couche du saint homme faussement consolatrice, comme un lit de tout repos⁵. En frottant Isaïe, X, 22-23, contre saint Paul aux Romains, IX, 27-28, qui ne s'attendent ni à ce rapprochement ni aux pensées qu'il leur prête, saint Bernard parvient à ajuster au Verbe leur *abbreviatum* et à donner à ce mot, à vouloir lui donner un sens christologique⁶. Dans le verset qui *solverit... et sic docuerit* de Matthieu, V, 19, il rattache *sic* à *qui*, au lieu de le lier à *docuerit*, comme le demande sa nature d'adverbe. L'évangéliste dit : « qui enseignera la doctrine vidée de son contenu... » ; Bernard : « qui enseignera la vraie doctrine sans la pratiquer lui-même... » L'*animae vita in voluntate ejus* du sermon cent-huitième sur divers sujets⁷ démarque peut-être l'*et vita in voluntate ejus (Domini)* ; mais, ce n'est pas sûr. Voici, en revanche, bien préméditée, une déformation de texte qui, au dernier moment, fait long feu : la Bible l'emporte. Saint Bernard avoue ; explique, sans aucun regret de l'une ni de l'autre, et la préméditation et la surprise finale. A propos de la Vigne du Cantique, il avait décidé de parler de sa stérilité, remplaçant par *vineae animae* l'*animae* de l'expression biblique *sterilitatem animae meae*. Dans le feu du discours, l'*animae* reprend sa place : « pardon, dit-il, je voulais dire *vineae* ; mais l'habitude de réciter le psaume m'a entraîné. D'ailleurs, âme ou vigne, c'est même chose ; et je ne rougis pas de ce lapsus qui confirme après tout la comparaison⁸ »... et la

1. Abbé Robert BOURGEOIS, *La Société chrétienne selon saint Bernard*, thèse dactylographiée (Séminaire de Besançon), t. II, 1938, pp. 416-17.

2. P. 41.

3. *In Cant.*, XXIII, 11, 888B.

4. *In Cant.*, XXXII, 4, 947B.

5. *Exp. sup. Cant. Cant.*, I. c., 540D.

6. *In Circums.*, I, 3, 133D.

7. *De Mor.*, IX, 34, 831C. Dans son excellente traduction du *Traité de la Considération* (déjà citée), aux notes 27 (p. 280), 92 (p. 308), 113 (p. 316) M. DALLOZ a relevé quelques-unes de ces « approximations » de saint Bernard. La première, qui se rapporte à *De Cons.*, I, 8, 10, 738A (trad. DALLOZ, p. 51), s'explique certainement par la relation : *sapere, sobrietatem*.

8. P. L., CLXXXIII, 734D ; ce qui est sûr, c'est le remplacement de *justicia* par *delicia* ; *In Cant.*, LXXXIV, 1, 1139B ; etc.

9. *In Cant.*, XXX, 7, 937 B.

substitution par là même. D'aucuns trouveront qu'il ne rougit pas assez. Multiplicité des sens, passe encore. Mais de telles déformations, comment les admettre? Ce n'est pas seulement faire dire à l'auteur du Livre autre chose que sa pensée; mais des choses qu'il n'aurait même pas accepté de penser. Et pourtant... Un auteur contemporain, dont on s'inspire ici, s'excuse en ces termes de déformer quelque parole d'Aristote: « le philosophe aussi est un poète, ποιητής, un créateur, — d'aphorismes obscurs en eux-mêmes et polyvalents, gros de contresens féconds¹! » Le Créateur des philosophes et de la philosophie, des poètes et de la poésie, l'Inspirateur de la Bible, se verrait-il moins bien partagé? La différence, d'ailleurs saute aux yeux. Le philosophe ou l'artiste ignore ce qu'on lui fera dire et ne l'approuverait peut-être pas. On peut citer plus d'un maître reniant des disciples excessifs, traîtres à sa doctrine. Ce n'est pas souvent que, parmi des auditeurs anxieux de ses réactions parfois brutales, un Beethoven toujours sans pitié pour les libertés prises à l'égard de ses œuvres, écoute, bouleversé et conquis, le chant nouveau d'une de ses sonates aux doigts de la jeune virtuose, âme et artiste de grande classe: « je ne l'entendais certes pas ainsi; mais continuez, votre jeu me plaît et me touche. »

Les compréhensives indulgences du génie n'offrent qu'une pâle image des condescendances divines. L'Esprit Saint connaît, Lui, cette « polyvalence » de son inspiration. Il la veut et que chacune de ses phrases serve à l'âme de tremplin pour la relancer sans cesse vers Lui. Ne laissa-t-il pas, aussi bien, passer dans la Vulgate plusieurs de ces « approximations », pour ne pas dire pis? L'Église, par exemple dans sa liturgie, ne leur donna-t-elle pas plus d'une fois un droit de cité appuyé du plus chaud consentement universel? On peut se borner ici à la plus nette, à la mieux aimée de toutes. La traduction « Paix sur terre aux hommes de bonne volonté » répugne à des exégètes de métier. Le Magistère pourtant ne semble pas près de rétablir la version correcte. Grâce à Dieu, après tant de siècles, qu'elle réjouit et consola, bien des générations, peut-on croire, continueront pour leur joie et leur réconfort, à se redire ou chanter cette bénie inexactitude.

Qu'on se garde après cela de croire sans limites une telle liberté d'interprétation. Saint Bernard les trace ainsi dans un texte et un exemple frappants. L'exemple, à tout jamais odieux, est celui de Satan acharné au jour de la Tentation du Christ, à déformer la Parole divine, incluse dans le Psaume 90, pour abattre la résistance du Verbe Incarné qui naguère en inspira le rédacteur. Le texte se résume en ces deux précautions conseillées, sauvegarde

1. H. DAVENSON (Henri-Irénée MARROU), *Traité de la musique selon l'esprit de saint Augustin*, Neuchâtel, 1942, p. 18.

infaillible pour l'interprète de la Bible: celle-ci est sainteté, la traiter saintement; elle est vérité, ne pas l'emprisonner dans le mensonge. Agir autrement c'est imiter le diable, s'en proclamer partisan, se perdre en s'efforçant de corrompre des écrits destinés au salut de l'homme¹. Ces réserves faites, ces prudences observées, tout vrai spirituel en vient vite à cette conclusion à première vue, surprenante: les Pères, commentateurs de la Bible, avec les hardiesses ou les naïvetés apparentes de leurs intuitions, dispensent une certitude et une sécurité beaucoup plus fermes que les commentaires des philosophes avec toute la rigueur bien enchaînée de leurs raisonnements. Pour l'abbé de Clairvaux, le grand péché d'Abélard fut de préférer les philosophes aux Pères².

1. In *Psal. Qui habitat, praefatio*, 2, 186B.
2. *Ep.*, CLXXXIX, 3, 355C.